

LES VOYAGES ARRIVENT AU DERNIER MOMENT

Voir la bouche grande ouverte de mémère dans la chambre funéraire climatisée, je ne m'y attendais pas. Il faisait trente-cinq degrés dehors sur le parking. La valise de l'enterrement – qui avait pris quelques coups dans la soute de l'*Airbus* lors de mon dernier voyage en Australie –, je l'avais ressortie pour mon déplacement exceptionnel dans les Ardennes. La chute de mémère à cause d'un tapis au moment où sa petite-fille avait ouvert la porte, je me la suis très bien représentée. Le trajet en train que je venais de faire de Vendée jusqu'à Reims et les questions enfantines de ma fille juste avant mon départ pour les obsèques, m'empêchaient de réfléchir comme j'aurais voulu.

« Moi je ne veux pas tomber, sinon je vais mourir comme mémère » me dit-elle. J'avais encore en tête, debout, la main droite agrippée à mon poignet gauche – comme si je défendais seul les buts avant le coup franc tiré par un bulldozer –, devant le corps inanimé de ma grand-mère, cette phrase de ma fille de cinq ans. Une partie de la famille pleurait, mur-

murait des paroles inaudibles à l'oreille du cadavre et lui embrassait le front poudré. Il fallait lui dire un dernier adieu par un baiser que je ne réussis pas à lui donner.

« Tu prends ta grosse valise, papa, pour aller à l'enterrement de mémère ? me demanda Niris avant que le taxi n'arrivât, parce que tu vas revenir avec elle enfermée dedans ? comme ça on la gardera à côté de nous, mémère. »

La bouche ouverte de ma grand-mère au milieu de son visage blanc formait un trou noir sous la lumière blafarde de la salle. Ils lui avaient laissé ses lunettes pour masquer le creux des cernes, avais-je pu comprendre entre deux silences.

C'était plus fort que moi, j'imaginai mémère dans ma valise, morte, à la gare de Rethel, à Épernay, à Paris, à Niort et enfin à Fontenay-le-Comte dans le coffre de la *Citroën*, puis enfin ouverte devant les yeux ébahis de Niris en guise de surprise. J'essayais de me raisonner, Ce n'est pas possible de penser des choses pareilles dans un moment de recueillement comme celui-ci.

Le cercueil était de belle qualité. Ma sœur s'était coupé les cheveux. Mon petit frère portait maintenant lui aussi des lunettes comme moi-même et mémère dans la bière. D'ailleurs nous étions une majorité à être miros dans la famille. Je venais de m'en rendre compte. Ma présence seul, ici, parmi les miens, sans ma femme et mes enfants, me rendait encore plus étranger au corps inerte de mémère allongée. Je ne veux pas dire que je ressemblais à Meursault quand il raconte que sa mère vient de mourir et que cela ne lui fait ni chaud ni froid, non, mais disons que ma tête n'arrivait pas à se souder à mon corps, ce jour-là.

J'étais content de retrouver tout le monde, de revoir des cousins, des cousines que je n'avais pas vus depuis trente ans et que d'un seul coup je me suis mis à apprécier. Alors qu'avant, plus jeune, je n'aimais pas ces retrouvailles organisées : elles me mettaient dans l'embarras, je ne savais pas quoi dire et n'avais qu'une envie, me retrouver seul sur une île, sans souvenirs à évoquer ni sourire à afficher.

« Tu vois tout le monde est là, maman » murmurait Monique – ma tante – à l'oreille de sa mère – la morte. Je ne l'avais jamais vue aussi câline. C'est elle qui la touchait le plus, comme si elle avait voulu rattraper les caresses qu'elle ne lui avait jamais données. Elle soulevait le tissu beige et soyeux posé sur le corps de mémère afin de vérifier je ne sais quoi de fantastique peut-être que la mort aurait pu lui apporter. Je m'interrogeais sur la tête que je devais avoir à penser à ma valise à roulettes super pratique. Elle donnait envie de voyager rien que pour le plaisir qu'elle me procurait de rouler si facilement et sans difficulté. De la gare Montparnasse à la gare de l'Est, c'est-à-dire un peu plus de trente minutes en métro, j'étais fier de tirer tantôt sur la poignée fixe, tantôt sur celle télescopique, en fonction des escaliers à prendre ou non.

J'étais sur le tapis roulant allant de la gare Montparnasse à la gare de l'Est lorsque le responsable du funérarium nous annonça que l'officier de police était là et que si nous voulions dire un dernier au revoir à la défunte, il fallait que nous nous dépêchions. Je me rapprochai de mémère pour la regarder et son trou noir me donna des frissons dans le dos. Elle sortirait donc de là, en plein cagnard, protégée par le couvercle du cercueil, la bouche fermée à jamais dans l'obscurité de mes songes.